



LA NATION ESPAGNOLE

ORGANE DE L'HISPANITÉ
HEBDOMADAIRE

PRESIDENT DU COMITE DE REDACTION :
VICOMTE CHARLES TERLINDEN

PRIX D'ABONNEMENT :
3 MOIS : 10 FRANCS

Compte chèques postaux : 1859.77
Vicomte Charles Terlinden — La Nation Espagnole.
(Les deux mentions sont STRICTEMENT obligatoires.)

192, RUE ROYALE
BRUXELLES
TELEPHONE : 17.69.52

Une journée au front de Catalogne

Ce fut avec une réelle joie que je reçus dans la soirée du 10 janvier dernier, tandis que je soupais en la si pittoresque « Posada de las Almas », dans le vieux quartier de Saragosse, la nouvelle que je pourrais visiter le lendemain la zone des opérations au front de Catalogne et que le général Solchaga, commandant en chef du corps d'armée de Navarre, m'invitait à déjeuner à son quartier général. C'était une occasion unique de voir de près l'armée nationale, sur laquelle circulent, en Belgique comme dans les autres pays, tant de renseignements divers et contradictoires, notamment en ce qui concerne sa composition. Allais-je me trouver en présence d'une armée nationale ou de ce que les communiqués de Barcelone appellent « les forces de l'invasion ».

Parti de Saragosse le 11 de grand matin, par la route de Lérida, dans une auto mise aimablement à ma disposition, par le service de la presse étrangère, j'avais comme compagnon de route le Révérend don Pascual Galindo, historien et philosophe, ancien élève de l'Ecole des Chartes et vice-recteur de l'Université de Saragosse. On n'aurait pu trouver guide plus disert et mieux informé sur l'histoire de l'Aragon comme sur l'histoire de la révolution espagnole. Echappé presque par miracle de Madrid, puis de Barcelone, il avait vu de près la barbarie rouge à l'œuvre et abondait en détails sur tout ce qu'il avait eu l'occasion de constater des deux côtés du front.

C'est ainsi que, traversant le village de Peñalba, il me raconta comment il avait dirigé les recherches pour retrouver dans la montagne les corps du curé de cette paroisse et de deux autres prêtres massacrés par les rouges avec d'effroyables raffinements de cruauté. Partout l'on voyait des traces de la barbarie bolchévique et des dévastations perpétrées du temps où le front se trouvait à quelques kilomètres à peine de Saragosse. Partout aussi l'on pouvait constater l'admirable effort de reconstruction poursuivi, tant par le gouvernement national que par les particuliers. Les routes étaient partout réparées et, à Fraga, que les troupes de Franco avaient reconquise en passant audacieusement à gué la large rivière Cinca par un pont métallique, que les rouges avaient fait sauter dans leur retraite, était remplacé par deux passerelles à sens unique, assez solidement construites pour donner passage au plus lourd charroi.

Une route pittoresque, aux lacets audacieux, au travers d'un grandiose paysage d'une aridité sauvage, nous conduisit à Lérida, où, pendant de longs mois, au grand dommage de la ville, la lutte s'était stabilisée, d'une rive à l'autre de la Sègre. Un moment même, les rouges avaient dans une de leurs dernières offensives repris pied sur la rive droite de la rivière, mais ils s'y étaient heurtés à une résistance énergique et admirablement organisée, s'appuyant sur des redoutes bétonnées et sur des réseaux de barbelés disposés conformément à toutes les exigences de la guerre moderne. Plusieurs tanks russes, du modèle le plus perfectionné, et des carcasses d'avions jalonnaient les bords de la route; des équipes de techniciens se pressaient autour de ces trophées, remettant en marche les tanks encore utilisables et démontant les autres pour les emporter, pièce par pièce.

La ville de Lérida avait abominablement souffert, mais avait victorieusement résisté au bombardement ainsi qu'à tous les assauts des rouges et ce n'était que le 29 décembre que ceux-ci, tournés du côté de Granadella, avaient dû abandonner leurs positions sur la rive gauche de la Sègre. L'immense pont métallique du chemin de fer était presque reconstruit et la circulation des véhicules était assurée par un pont de bois sur chevalets. Nous pûmes ainsi nous engager sur la grande route de Lérida à Tarragone; le village de Juneda, évacué à toute vitesse par les rouges, n'avait pas trop souffert; on y voyait rentrer de toutes parts les habitants qui, pour éviter d'être contraints à suivre leurs tyrans dans leur retraite, s'étaient réfugiés dans les montagnes. Tous avaient la joie peinte sur la figure et acclamaient, avec des gestes que l'on voyait spontanés, le pavillon aux couleurs nationales arboré sur notre auto. Un pont de fortune remplaçait déjà celui que les rouges avaient fait sauter. Nous traversâmes ensuite l'importante localité de Borjas Blancas, où, au cours de la dernière nuit qu'ils y avaient passée, les républicains s'étaient livrés aux pires excès. Les décombres fumants de plusieurs maisons, les portes enfoncées à coups de croasse, les armoires fracturées, les meubles brisés et jetés sur la voie publique me rappelaient mes pires souvenirs d'août 1914. Sur la place principale de la ville, devant l'église éventrée à la dynamite, après avoir servi depuis deux ans et demi de dépôt à l'armée républicaine, la foule se pressait autour de trois grands camions automobiles d'où l'on distribuait des aliments et autres secours à la population. C'était une équipe de cette œuvre admirable de l'Auxilio social, où les dames et jeunes filles espagnoles se dévouent corps et âmes au soulagement de toutes les formes de la misère morale et matérielle, allant jusqu'à suivre les troupes libératrices de si près que plusieurs de ces femmes courageuses furent frappées par les balles des républicains en retraite.

De Vinaixa, où nous pûmes voir avec quelle méthode étaient organisés les services-arrière de l'armée nationale, qui réellement ne manquait de rien, que dans la zone du feu et où les charrois étaient organisés avec une telle précision qu'ils ne provoquaient aucun embouteillage, nous gagnâmes, par la traverse, le village de Vilosell, libéré depuis la veille et où était situé le quartier général de l'armée de Navarre. Nous devions y ressentir une des plus grandes émotions de notre vie. Nous étions descendus de notre auto sur la grande place, au milieu d'un parc de véhicules militaires de tous genres; mon compagnon de route, le vice-recteur de l'Université de Saragosse, causait avec des soldats, lorsque tout à coup nous voyons déboucher de toutes les rues et ruelles, une foule de personnes de tous les âges, accourant à la nouvelle qu'un ecclésiastique était arrivé dans le village. C'était le premier prêtre que ces malheureux voyaient depuis deux ans et demi; tous couraient à lui, les mains tendues et les larmes aux yeux; plusieurs se jetaient à ses pieds et d'une voix tremblante lui demandaient sa bénédiction et lui présentaient leurs enfants. Ce fut une scène inoubliable qui

Autographe du Généralissimo Franco dédié au Vicomte Ch. Terlinden.

La España cristiana mantiene el corazón cerrado al odio y al rencor.
et al rencor

Francisco Franco
10-1-1939
III Trufel

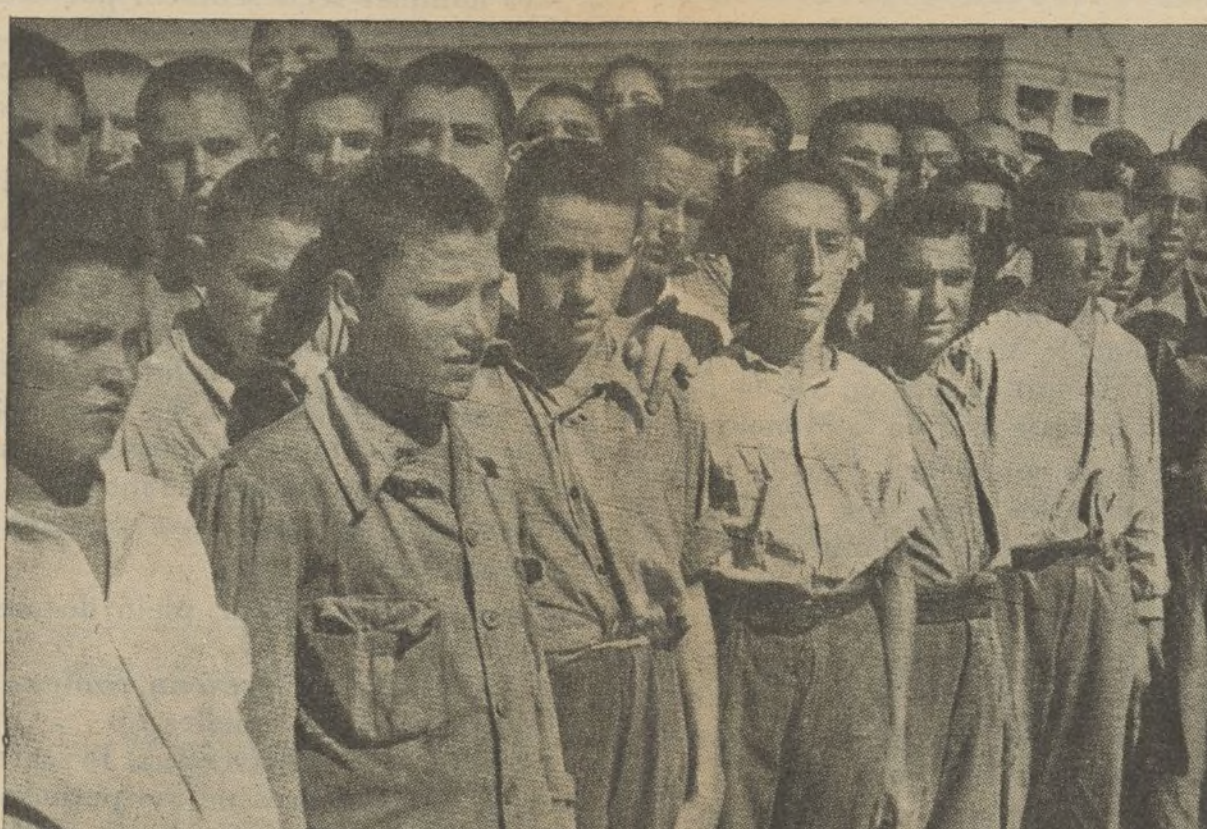
« La España cristiana mantiene el corazón cerrado al odio y al rencor. »
« L'Espagne chrétienne garde son cœur fermé à la haine et à la rancœur. »



VITORIA. — Au Ministère d'Education Nationale.
Le Vicomte Ch. Terlinden rend hommage à l'ingénieur aveugle Ojinaga au nom des universitaires belges.



Autobus mis à la disposition des universitaires belges pendant leur tournée par le nord de l'Espagne.



Gamins, de 14 à 16 ans, enrôlés dans l'armée rouge et faits prisonniers au front de Catalogne.

montrait quels sont les véritables sentiments du peuple espagnol, même dans le territoire où les républicains avaient voulu effacer jusqu'au nom de Dieu dans toutes les manifestations de la vie publique comme de la vie privée. Parmi les plus émus figurait un vieux chanoine de la paroisse qui montrait la maison dont il avait été expulsé pour en faire le repaire du commissaire politique, sorte de consul rouge chargé de tenir tout le village sous un régime de terreur. « Ce n'est pas chrétien, disait-il, en son rude patois catalan, mais j'aurais voulu qu'elle s'écroulât sur la tête de cette bête sinistre, qu'elle ne retrouvât que les débris du toit qui m'a vu naître ! »

Le quartier général de Solchaga était admirablement installé dans le préau de l'école, dans cinq grandes roulettes automobiles pourvues des perfectionnements les plus modernes que puisse désirer un chef d'armée. Malheureusement, ou plutôt heureusement, le général se faisait excuser de ne pouvoir nous recevoir à sa table. Les opérations victorieuses de son armée s'étaient déroulées à un rythme tellement rapide qu'il avait dû, le matin même, se porter à plusieurs kilomètres en avant pour diriger sur place l'attaque de la Sierra de la Mina. Il me faisait dire que si je voulais voir quelque chose des opérations, un de ses officiers d'ordonnance

se tiendrait à ma disposition en avant de Vimbodi, au kilomètre 46 de la route de Lérida à Tarragone. Je n'aurais eu garde de manquer pareille occasion et nous reprîmes la route de Vinaixa. Au sortir de cette localité nous nous trouvâmes en pleine bataille. Des batteries de gros calibre, placées sur toutes les hauteurs environnantes, concentraient leur feu sur la dernière crête de la Sierra de la Mina, dominant la ville de Monblanch, tandis qu'un barrage provenant d'autres batteries, placées sur les contreforts de la Sierra même, protégeait l'avance de l'infanterie nationale sur les crêtes. Nous voyions fort distinctement, à l'œil nu, les fantassins de l'armée de Navarre bondir en avant, s'arrêter, puis repartir en une nouvelle vague d'assaut, dont la progression était régulière. L'artillerie rouge réagissait plutôt faiblement; ses emplacements avaient été repérés, le matin même, par l'aviation et elle était nettement dominée par le feu des batteries nationales.

Cette scène se déroulait dans un paysage calme et harmonieux, bien différent des après plateaux de Castille et d'Aragon et rappelant quelque peu, avec ses côtes couvertes d'oliviers et de vignobles, certains aspects de l'Ombrie ou de la Toscane.

(Voir suite page 2.)

La situation militaire

A l'heure où l'on rédige cette note (minuit du 24), les troupes de Franco se trouvent à deux kilomètres de Barcelone.

Rien ne peut arrêter l'élan des vainqueurs.

Le système défensif de la rivière Llobregat s'est écroulé à la première poussée.

C'est une course de colonnes, qui se disputent la gloire d'arriver les premières à la capitale de Catalogne.

Les pertes de l'armée de Franco sont de l'ordre d'un à deux pour mille chaque jour.

Les populations civiles reçoivent les soldats de l'Espagne nationale avec une joie délirante.

Entretiens, les radios rouges, les organes de la propagande rouge, continuent à parler d'une guerre d'invasion.

Une guerre d'invasion ? Jamais une armée d'invasisseurs ne pourrait s'avancer à une telle allure. Le rythme de cette avance triomphale vers Barcelone n'est possible que pour une armée libératrice.

La Catalogne ouvre les bras à Franco. Elle veut demeurer incorporée à l'unité indivisible de la nation espagnole, qui a retrouvé enfin sa conscience historique. Elle accepte de bon gré la révolution nationale-syndicaliste, qui mettra fin pour toujours au séparatisme destructeur. Elle voit dans Franco, non seulement le colosse militaire, mais aussi le génie politique.

Voilà pourquoi les montagnes de Montserrat s'aplanissent devant les guerriers de cette nouvelle croisade, beaucoup d'entre eux Catalans aussi, il faut le dire.

Francisco, Franco, Franco !

Arriba Cataluña !

Arriba España !

Villages pris et prisonniers faits par les Nationaux, d'après les communiqués officiels :

Le 18 janv. : Pons, Las Poblas, Santa Perpetua, Querol Esblada, Tallada, Amoros, Montpau, Freixanet-Altabill. — Prisonniers : 2.300. — Avions abattus : 0.

Le 19 janv. : Tarradellas, Santa Maria de la Morana, Torreceta, Gras, Guardia, Segur, Santa Maria de Sagayolas, Montfalcó, Salomó, La Nau de Goya, La Riera, Concubella, La Morana, Hostafranchs, Cedá, Rive, Premonsa, Malgrat, Castellnou de Oluja, Oluja, Vergós, Montfalcó-Murallet, El Astor, l'Estany, l'Iglésia, l'Alfons de Santa Maria de Miralles, Aiguamúrcia, Viladorna, Montfort, Mas Llorens, Juncosa, Ardena, Bonastre, Poble de Montornès, Torredembaras. — Prisonniers : 1923. — Avions abattus : 2.

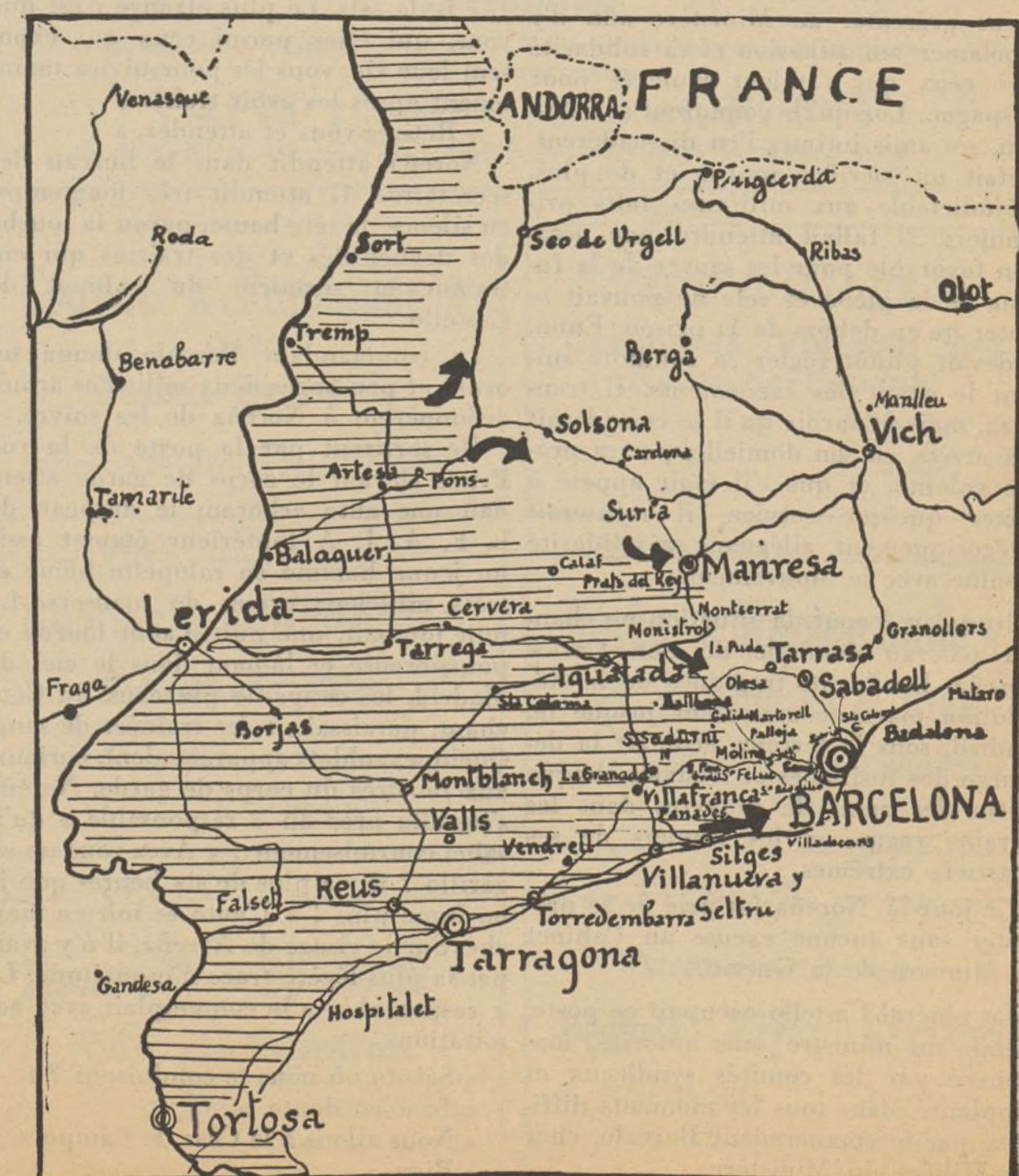
Le 20 janv. : Calaf, Villanova de la Aguda, Guardiola, Mirambell, Cabanabona, Vilamajor, Guisona, Masuterias, San Guim de la Plana, Gabers, Santa Fé, Altarriba, Pujols, Dupont, Aleny, La Fortesa, La Llavina, Solanellas, La Llana, Bibad de Panadés, Creixell, Marabell, Alsina, Vilalta, Cosio, Salbana, Palou de Sanahuja, Florejats, Bellevehi, Llor, Cornadella, Vive, Guspit, Portell, Manresana, Farrán, Estara, Castel de Santa Maria, Las Cuadras, Prats del Rey, Pontons, Llorens, San Jaime dels Domenys, Torregas, Paygo, Clara, Le Marina, Roda de Bara, San Vicente de Calders, San Salvador, Calafell, Albiñana, Santa Oliva, Vendrell. — Prisonniers : 1350. — Avions abattus : 3.

Le 21 janv. : Altés, Taltabull, Palahuet, Viefre, Iborra, El Espelt, Odena, Santa Margarita de Montbuy, Carme, La Poble de Claramunt, Villanova de Espoya, La Almuña, Mediana, Arbós, Clariana, Villanueva y Geltrú, Miralpeix, Tuirana, Vilaplana, La Clua, Castellnou de Basella, Basella, Castellnou de Rubregós, Salanova, Copons, Argenteu, Jorba, La Pobla de Bellpuig, Torre de Ballell, Torre de Claramunt, Banyeres, Gornal, B. l'ave, Las Masas, Torrelles, Camí, Lletget, Moja, Canyelles, Cubellas. — Prisonniers : 1614. — Avions abattus : 7.

Le 22 janv. : Sitges, San Pedro de Ribas, San Saturni de Noya, Santa Margarita, San Jaime Sasoliveras, Igualada, Capellades, Vallbona, Sanahuja, Rivellat, Ojerna, Aguilar de Segura, Las Casetas, Rajadell, Rubí, Cabrera de Igualada, San Pedro de Riudevilles, Monistrol de Noya, Torrelleix, La Berra, Santa Fé, La Granada, Las Casayas, Puigdelva, Pla del Panadés, Guardiola, Vilovich, Torrelles de Foix, San Martin-Sarroca, San Pere, Avinanet, Las Guinóles, Cantallops, Olerdola, Olivella, Viladellós, Vilanova. — Prisonniers : 2283. — Avions abattus : un.

Le 23 janv. : Castell de la Ribera, Torá, Biosca, Vallcarca, Claret, La Aguda, San Mateo de Bagés, Fonollosa, Arrabal de Olivera, Pierola, San Lorenzo de Hortons, La Torre Ramona, Subirats Gelida, Castell de Rozanes, Masquefa, Castellfoll del Boix, San Esteban de Sasorvras, Ordal, Olesa de Bonesvalls, Garraf. — Prisonniers : 2300. — Avions abattus : 3.

Le 24 janv. : Manresa, Martorell, Esparraguer, San Baudilio de Llobregat, Castellorri, Pontarró, Santa Maria de Vilalba, Norda, Biscarri, Abella, Ardebol, San Fructuoso, Villatrada, Colbater, Aberra, San Andrés de la Barca, Vilacoba, Corbera de Llobregat, Vallirana, Corbelló, Palloja, San Vicente de Hots, Torrelles, Santa Coloma de Cerbelló, San Clemente de Llobregat, Villa de Camps, Castell de Feu, Prats de Llobregat.



SALLE DE L'UNION COLONIALE
Rue de Stassart, 34

Le Samedi 28 janvier 1939, à 5 h.

CONFÉRENCE

par
Le vicomte Ch. TERLINDEN

Ce que j'ai vu en ESPAGNE NATIONALE

La Conférence sera donnée au profit de l'Initiative féminine, a.s.b.l.
(Œuvre d'assistance sociale par le travail), avenue Louise, 94

Premières : 20 fr. — Secondes : 10 fr.

On peut se procurer des cartes
au local de l'Œuvre, 94, avenue Louise,
tous les jours ouvrables de 9 h 1/2 à
12 h. et de 14 h 1/2 à 18 h 1/2.

On peut faire numéroté les cartes
au local de l'Union Coloniale,
de 9 h 1/2 à 12 h. et de 14 h 1/2 à 18 h.

C. P. de l'Initiative féminine 3984.74.

34, rue de Stassart, Tél. 12.45.55.

Ayuntamiento de Madrid

Une journée au front de Catalogne

(Suite de la 1^{re} page)

Au kilomètre 46, où nous étions attendus, la ligne de chemin de fer longeait la chaussée. Nous nous tenions entre les deux, voyant monter en ligne, par l'une, un régiment de l'armée de Navarre, par l'autre, un corps des « Flechas », troupes que les communiqués rouges s'obstinent à présenter comme composées d'Italiens. On m'avait montré à Saragosse des tableaux d'effectifs prouvant que, dans les trois divisions des « Flechas », les Espagnols formaient 98 % du total. Je voulais confirmer ces renseignements par une enquête personnelle et comme, forcément, la marche de notre auto subissait de nombreux à-coups, je profitais de chaque halte pour interpellier en italien les soldats de chaque compagnie que je voyais défiler. Tous me répondaient en pur espagnol et protestaient énergiquement de leur nationalité et, comme je demandais à l'un d'eux : « Mais où donc sont les Italiens ? » il me répondit : « Il y en a deux là plus loin, ce sont les deux seuls de toute la compagnie ». En effet, à quelques pas de là, je vis deux combattants arborant fièrement un petit fanion italien fiché dans le canon de leur fusil. J'ai appris que parmi les centaines de milliers d'hommes que compte l'armée nationale, ne figure plus, en outre des quelques centaines d'Italiens des « Flechas », qu'une seule division italienne, complète de 13.345 combattants. Dans l'ensemble de l'armée nationale, les Italiens ne forment, y compris les techniciens, que 3 % de l'effectif total. Quant aux Allemands, dont le nombre ne dépasse pas 2.500 en tout, il n'y en a pas un seul au front ; ce sont tous des techniciens et je n'en ai vu quelques-uns que dans des services spéciaux à l'arrière. L'armée du généralissimo Franco est donc bien une armée nationale et les termes « forces au service de l'invasion » dont se servent les communiqués rouges ne constituent qu'un mensonge de plus. La grande et noble nation espagnole entend bien conserver sa complète indépendance et si elle a accepté des secours de l'étranger, c'est uniquement parce que l'intervention hypocrite d'autres puissances en faveur des rouges lui en ont fait une impérieuse nécessité. J'ai la profonde conviction que si les Espagnols de l'un et de l'autre camp avaient été laissés à eux-mêmes, la guerre aurait été terminée depuis longtemps par le triomphe de la bonne cause et d'angoissantes préoccupations d'ordre international auraient été épargnées au monde.

Soudain, de la colonne en marche s'éleva un chant d'une émouvante ampleur ; c'est l'œuvre d'un de ces bardes

anonymes, comme on en trouve dans toutes les armées animées d'un véritable enthousiasme. Il débute sur un ton grave, presque funèbre, mais lentement il s'anime, il monte ; les paroles d'espérance, de confiance dans le généralissimo qui conduit l'Espagne à la victoire, succèdent aux pleurs versés sur les deuils et les malheurs de la patrie et le chant se termine en un sublime et émouvant cri de triomphe.

M'adressant alors à l'un des chanteurs, je le félicitai de son courage ; il me répondit : « Pourquoi craindrai-je ? Ne suis-je pas assuré de la gloire ? Si nous sommes vainqueurs, je triompherai avec la Patrie, si je tombe dans cette croisade, ne suis-je pas certain de mon salut ? » Quels miracles ne peut-on réaliser avec des hommes animés d'un pareil esprit ?

A ce moment le ciel s'obscurcit et dans un vombrissement formidable nous vîmes venir vers nous un cinquantaine d'avions soviétiques du plus récent modèle. J'eus, je l'avoue, un petit frisson à fleur de peau, mais l'officier qui m'accompagnait se borna à me dire : « Voyez ! » Aussitôt éclatèrent de toutes parts des détonations, aussi rapides et à peine plus fortes que celles d'une mitrailleuse, et des projectiles traçant de 3,5, pareils à des serpents de feu que l'on dirigerait du sol, encastraient les grands oiseaux meurtriers et le barrage se déclancha. 40 pièces de 8,8, tirant à la fois à un rythme foudroyant, arrêtaient net le raid de l'aviation ennemie. Avec une régularité mathématique, les projectiles admirablement réglés opposaient, à 800 mètres d'altitude, une muraille de fer et de feu à l'agresseur. Aucun avion rouge ne tenta de la forcer. Dans le trajet de retour deux appareils ennemis tombèrent, me dit-on, derrière une colline ; mais je n'ai pu le vérifier.

La bataille touchait à sa fin. L'infanterie nationale couronnait la dernière crête de la Sierra de la Mina et commençait à descendre vers la ville de Montblanch que nous voyions dans le lointain, avec son enceinte médiévale dorée par les derniers reflets du soleil couchant.

Nous voulûmes profiter de la fin du jour pour jeter un coup d'œil sur l'abbaye de Poblet, l'ancien Saint-Denis des rois d'Aragon, une des merveilles archéologiques de l'Espagne. Les troupes nationales l'avaient reconquise la veille, au moment où un détachement de gardes d'assaut rouges s'apprêtait à emporter tout le butin déjà mis dans des caisses. Cette abbaye, vide de ses moines depuis plus d'un siècle, avait été respectée par le gouvernement ré-

publicain, qui en avait fait un but d'excursion pour les intellectuels étrangers visitant la Catalogne. Il avait même fait poursuivre les travaux de restauration et se servait de ce monument pour faire croire qu'il avait professé partout le plus grand respect pour le patrimoine artistique de la nation.

Le conservateur don Eduardo Toda Guell, avait, en dépit de ses 85 ans, défendu avec la plus grande énergie cette abbaye, à laquelle il avait consacré une grande partie de son existence. Les gardes d'assaut lui avaient donné l'ordre de partir le lendemain à la première heure ; 700 civils, hommes, femmes et enfants de tous les villages voisins avaient été enfermés dans les immenses caves du monastère et y attendaient le pire destin. Soudain, à la fin du jour, les captifs entendent ébranler par des coups violents la porte de leur prison ; il croyaient déjà leur dernière heure venue, lorsque, l'huissier cédant sous la pression du dehors, des soldats du corps d'armée de Navarre viennent leur apporter la délivrance.

Le vieux conservateur, délivré également de toutes ses angoisses, nous raconta cette scène inoubliable et ajouta que, le matin même, l'église séculaire avait été rendue au culte, au moyen d'un mobilier d'autel constitué par tout ce qui restait des trésors d'art de 40 paroisses ; un aumônier militaire avait pu y célébrer la messe et donner pour la première fois le pain divin aux enfants qui venaient d'échapper à la mort.

Ce fut la dernière étape de cette inoubliable journée ; nous reprîmes le chemin de Saragosse, le cœur plein d'impressions, comme nous n'en avions pas encore ressenties de toute notre existence et remplis d'admiration pour cette armée nationale que nous avions vue à l'œuvre et qui, en triomphant des rouges, sauvait de l'emprise bolchévique non seulement l'Espagne, mais le monde chrétien tout entier.

Vicomte Ch. TERLINDEN.
Professeur à l'Université de Louvain.

Le Comité de la Légion Nationale fera chanter une Messe solennelle à la mémoire des Légionnaires belges tombés au champ d'honneur espagnol pour la civilisation chrétienne occidentale, le dimanche 5 février 1939, à 11 heures, en l'Eglise de la Sainte-Trinité, à Bruxelles (face à la rue du Bailli).

Nous invitons nos lecteurs à y assister.

Deux drames

Une dépêche de l'Agence Havas et une autre du correspondant du journal *Le Temps* à Alger nous fournissent de nombreux détails sur le suicide de Juan Tiro, consul de la République Espagnole à Oran, qui a eu lieu dans la capitale de l'Algérie.

Avocat et ancien député de Huelva aux Cortes, Tiro venait d'Oran en vertu d'un télégramme de la péninsule réclamant sa présence à Barcelone. Il n'a pas laissé de lettre, ni aucun indice permettant de connaître les motifs de sa décision. On sait seulement, et c'est assez, qu'il avait déclaré à quelques amis intimes : « Ce voyage à Barcelone, c'est ma mort ». L'heure de l'embarquement approchait ; mais elle n'arriva pas pour lui. Tiro se tira un coup de pistolet dans la tempe droite.

Ce n'est pas le premier fonctionnaire rouge qui meurt en proie à un tragique désespoir, à une tragique impuissance. Ce ne sera pas non plus le dernier, qui, ayant pleinement joui de la confiance du Fronte Populaire, la perd du jour au lendemain et perd en même temps sa propre vie. En Espagne, le cas d'Alger s'est répété bien souvent ; mais il a eu aussi plus d'un précédent à l'étranger. Sans aller plus loin, on n'a pas encore éclairci — et il est probable qu'on ne l'éclaircira jamais — le mystère de la mort de Plácido Alvarez Buyla, arrivée au mois d'août.

Les Buyla, de père en fils, pour ne pas dire de grand-père en petit-fils, avaient constitué une caste à part, une caste privilégiée dans la société espagnole. Leur cas est le même que celui de la famille de Buén.

Toutes deux firent partie des 10.000 familles républicaines que la Monarchie, fidèle à sa tactique d'acheter ou de flatter l'ennemi, combla tout spécialement avec une générosité qui eut l'effet contraire à celui qu'elle en attendait. Au moment du 14 avril, les Buyla, républicains de vieille souche, accédèrent, bien entendu, à la carrière diplomatique. On faisait tout pour eux, comme aussi pour la famille de Buén (Odon, Demofilo, Rafael, etc.), qui avaient été protégés par la Dictature.

Mais Plácido Buyla eut la disgrâce de Barcelone et il est destitué du Consulat Général à Paris. A partir de cet instant, son équilibre psychique baisse rapidement. Il refuse de revenir à Barcelone, et on peut le voir dans les rues, marchant seul et à grandes enjambées, gesticulant et se parlant à lui-même, sans faire attention aux passants qui se retournent surpris par semblable agitation. Un matin, le cadavre du fidèle serviteur du Fronte Populaire est emmené, en présence de son frère, d'une vieille maison à l'aspect sinistre et misérable du quartier de Belleville.

Le suicide de Juan Tiro est un exposant de tout ce qui se passe en Espagne rouge. Ses députés et ses fonctionnaires eux-mêmes n'ont pas à y revenir. Barcelone équivaut à la mort. Ils préfèrent le suicide à la persécution de l'anarcho-marxisme. Et ils avouent, de façon bien tragique parfois, que la barbarie règne dans la zone rouge. Tiro a eu recours au même procédé extrême qui a été adopté par tant de fonctionnaires de l'U.R.S.S.

Il n'a pas cru aux paroles de « générosité » que Négrin prodigue tant pour la galerie européenne.

L'opinion publique peut juger, d'après ce suicide à la russe, de la véritable situation qui règne dans la zone rouge espagnole.

Les deux drames auxquels nous avons fait allusion ne sont pas les seuls. Ils ne sont pas non plus la fin d'une série. Préparons-nous à voir d'autres cas analogues. L'attentat contre la Patrie perpétré par égoïsme vénéral ou par aveuglement sectaire ne peut rester impuni.

Un article paru dans « Le Pays Réel »

Les Soviétiques et Barcelone

Voilà donc les armées de Franco aux portes de Barcelone.

Le brave lecteur socialiste doit être fort étonné. En effet, à lire les journaux de gauche, Franco reculait tous les jours. Il a tellement reculé qu'il a traversé toute l'Espagne et que ses trois cent mille hommes sont massés, vainqueurs, près des contreforts pyrénéens !

Comment expliquer ces victoires ? Car Franco est parti de quelques kilomètres carrés de sol espagnol. Il a dû lutter, progresser, vaincre quasiment sans interruption, depuis bientôt trois ans. Comment comprendre que c'est lui qui ait toujours gagné et que ce soient les rouges qui aient toujours perdu ?

Certes, le génie militaire de Franco et la supériorité de ses cadres ont fait l'essentiel. Durant cette campagne de Catalogne, les forces nationales et rouges étaient, numériquement, à peu près égales : trois cent à trois cent vingt-cinq mille hommes d'un côté comme de l'autre.

Mais Franco est un homme de guerre absolument remarquable. Et ses offensives seront plus tard étudiées avec soin par tous ceux qu'intéressent l'art et le métier des armes. Il a été prodigieusement habile, aussi calme qu'audacieux, aussi tenace que prompt.

L'étude de sa tactique militaire est un vrai plaisir de l'esprit. Franco est certainement le plus grand capitaine des temps modernes. C'est son génie qui, avant tout, aura valu à l'Espagne sa libération.

La victoire de l'Espagne nationale fut aussi la victoire des cadres franquistes. Elle prouve une fois de plus la supériorité des armées de métier sur les armées improvisées.

Nous, Belges, nous connaissons ce principe depuis nos débâcles des luttes communales ! L'armée franquiste avait des cadres de tout premier ordre, était dirigée par des hommes formés de longue date à la science militaire.

L'armée rouge était dirigée, en grande partie, par un état-major de politiciens et d'aventuriers. Imaginez, chez nous, un Gailli, un Brunaut, un Trochet, commandant des armées ! Leurs confrères espagnols, généraux d'opérette, devaient conduire de désastre en désastre une armée qu'ils ne tenaient pas en main, qu'ils manœuvraient avec une maladresse continuelle, ignorant tout du métier.

Ils avaient en face d'eux un très grand militaire, fort bien secondé. Les hordes républicaines étaient dirigées par des phrases d'une incompétence quasi totale dès qu'il s'agissait d'organiser un front et ses bases de ravitaillement, de faire mouvoir des centaines de milliers d'hommes avec intelligence et cohésion.

L'échec des rouges était fatal. Dans la presse de gauche, on insiste beaucoup sur l'aide des hommes et du matériel étrangers.

En ce qui concerne les hommes, nous estimons que l'argument ne vaut pas.

Il y eut des étrangers d'un côté comme de l'autre.

Il y en a encore. De toutes façons l'appui du corps italien compte pour peu, numériquement, dans l'effort de la Catalogne.

Il se compose d'environ 10.000 hommes, parmi une armée de 325.000 assaillants. Dix mille hommes de plus ou de moins importent peu dans cette affaire.

Il est, d'autre part, resté au moins dix mille étrangers camouflés dans les arrières en déroute du Fronte Populaire. Objectivement, on ne peut donc guère s'arrêter à cet argument.

Reste le matériel.

Là, chacun reconnaît sans difficulté la supériorité de Franco sur ses adversaires.

Franco a compris, en vieux capitaine, tout le parti qu'il pouvait tirer d'un équipement moderne et précis.

Sans aucun doute, les rouges avaient bien dû finir par reconnaître, eux aussi, la nécessité d'un armement au point.

Ils ne l'ont pas eu, pourtant. La constatation a une grande importance. Elle nous montre quel bluff était l'étalage du soi-disant super-armement soviétique.

On objectera : « Mais les Russes n'ont pas pu ravitailler les rouges en avions, en canons, en tanks, en munitions ? »

C'est faux. L'armée franquiste conquiert des tanks et des armes soviétiques tous les jours. C'est donc que les Soviétiques ne se gênent pas pour en fournir.

Une fois qu'ils fournissaient cent tanks à l'Espagne Républicaine, il y avait intervention caractéristique : ils pouvaient donc tout aussi bien en fournir mille.

Or, les rouges n'ont pu utiliser qu'un matériel nettement insuffisant.

C'est donc que les Soviétiques, qui claironnaient sur tous les toits, pour épater l'Europe, qu'ils avaient des milliers d'avions et de tanks mirabolants, n'étaient que des farceurs.

Ils ont eu deux ans pour ravitailler en matériel Valence et Barcelone.

Ils ont été incapables de le faire. Et la remarque est pleine de leçons et d'encouragement.

Il y a eu en Espagne une épreuve de force. La Révolution Rouge avait été voulue par les Soviétiques. Leur prestige était en jeu.

La lenteur de la guerre leur donnait tout le temps de produire et d'acheminer des armements.

Ils n'y sont pas parvenus. La chute de Barcelone non seulement marque la fin du marxisme catalan, mais démasque surtout la faiblesse des Soviétiques.

S'appuyer sur eux, comme voulait le faire la France, serait s'appuyer sur le néant.

L'aventure espagnole a fait éclater ce néant soviétique.

Le grand vaincu de Catalogne, c'est Staline et son régime, dont le gigantisme n'a d'égal que sa débilite.

La preuve aujourd'hui en est faite.

Léon DEGRELLE.

Renouvelez votre abonnement à

“ LA NATION ESPAGNOLE ”

Compte chèques postaux :

« VICOMTE »

CHARLES TERLINDEN,

LA NATION ESPAGNOLE »

n° 1859.77

Toute personne qui souscrit ou renouvellera un abonnement pendant le mois de janvier recevra franco le magnifique volume « Croisade pour l'Occident » par Paul Neuray

UN HÉROS D'ESPAGNE

AU SEUIL DE L'HISTOIRE

par Juan de CORDOBA

Le 18 juillet 1936 don Carlos Noreña Echeverría occupait la Direction de la Section d'Information de l'Etat-Major Central de l'Armée au Ministère de la Guerre. C'était un militaire extrêmement correct, de passé irréprochable, vétéran des campagnes du Maroc. Sur sa poitrine luisaient les croix du Mérite Militaire, la Médaille d'Afrique, celle d'Isabelle la Catholique et le ruban de la Légion d'Honneur.

La horde rouge travaillait ferme en ce dimanche interminable, plein de femmes échevelées et sales, d'hommes féroces, arrachés aux tavernes, brailleurs qui lapidaient les églises et acclamaient la Russie et le Lénine espagnol. Aux premières heures du lundi, on se trouva devant un Madrid ensanglanté et plébéien, drapeaux rouges au vent, privé d'autorités, sa Force publique en dramatique alliance avec les assassins, et ne possédant plus qu'un Gouvernement boiteux et terrorisé qui refusait de sortir du Ministère de la Marine où restait une garde de « loyaux ».

Le lieutenant-colonel Noreña résolut de se présenter au Ministère afin d'y proclamer son adhésion et sa solidarité avec ceux qui s'étaient soulevés pour l'Espagne. Lorsqu'ils connurent son dessein, ses amis intimes l'en dissuadèrent. C'était un sacrifice inutile et de plus, préjudiciable aux militaires faits prisonniers. Il fallait attendre une occasion favorable pour les sauver de la fureur de la plèbe et cela ne pouvait se tenter qu'en dehors de la prison. Enfin, il devait plutôt régler sa conduite suivant le cours des événements. Il transigea, mais fit savoir qu'il se considérait aux arrêts, en son domicile, par sa propre volonté, et que s'il était appelé à prêter quelque service, il refuserait catégoriquement, alléguant sa solidarité absolue avec le Mouvement.

Jusqu'au 8 août, la situation ne changea pas au domicile de don Carlos Noreña. Les bruits tragiques de la Révolution marxiste arrivaient jusque là. Madrid, sous la terreur, écoutait la décharge des fusillades et trouvait chaque matin des amas de cadavres dans les terrains vagues et les fumiers de ses quartiers extrêmes.

Ce jour là, Noreña fut prié de se présenter sans aucune excuse au Cabinet du Ministère de la Guerre.

Le général Castello occupait ce poste. C'était un ministre sans autorité, manœuvré par les comités syndicaux et suppléant, dans tous les moments difficiles, par le commandant Barcelo, chef des Milices du Ministère.

Au passage de Noreña dans les salons

du Palais de Buenavista, les militaires qui avaient trahi et travaillaient là, chuchotèrent et murmurèrent. Le dernier vestige d'autorité avait disparu du Ministère. Sur les divans de la salle d'attente et du secrétariat, des miliciens dormaient, affalés. « A faista », le foulard rouge noué autour du cou, franchissait la portière avant un colonel ou un général. Dans la cour intérieure, les hommes de garde jouaient, riaient et blasphémaient.

L'entrevue entre Castello et Noreña fut brève et sèche.

« Comme je suppose que vous êtes complètement remis de votre indisposition, j'ai décidé de vous charger de l'organisation du bataillon « Passionaria » qui compte un effectif de 4.000 hommes. »

Un silence... et la voix de Noreña s'éleva rude et forte, sans une hésitation : « Je n'ai jamais été malade, et je suis resté éloigné du Ministère, volontairement. Je refuse d'exécuter votre ordre. »

« Vous jouez votre carrière. »

« Je le sais. Le plus étrange c'est que vous, qui étiez parmi ceux qui exposent leur vie, vous les poursuiviez maintenant après les avoir trahis. »

« Retirez-vous et attendez. »

Noreña attendit dans le bureau des secrétaires. Il attendit très longtemps, en silence, la tête haute, parmi la tourbe des déguenillés et des traîtres qui entraient et sortaient du cabinet de Castello.

Le commandant Barcelo donna un ordre et peu après deux miliciens armés ordonnèrent à Noreña de les suivre.

Ils sortirent par la porte de la rue Prim. Devant le corps de garde attendait une auto arborant le drapeau de la F. A. I. A l'intérieur étaient assis un jeune homme en salopette bleue et trois miliciens armés de mousers. La nuit tombait, une nuit d'août lourde et poussiéreuse et là-haut dans le ciel de Madrid, les coups de pinceaux du Coucher, paraissaient des traînées de sang. Quelques soldats apparaissaient, curieux, aux fenêtres du corps de garde. Noreña s'installa près du « responsable » qu'il salua courtoisement : « Avez-vous un cigare ? » Il y a plus de six heures que je ne fume plus ! L'auto se mit en marche. Sur le visage de Noreña, il n'y avait pas la plus légère trace d'inquiétude. Le « responsable » le contemplait avec admiration.

« Sais-tu où nous te conduisons ? »

« Je m'en doute. »

« Nous allons à la Casa de Campo. »

« Bien. »

Un silence. L'auto avançait. Elle était

déjà en face de la gare du Nord, au chemin de la Vierge du Port.

« Arrête, cria le « responsable ». Fais marche arrière et conduis-nous à la Prison Modèle. »

Le chauffeur obéit sur le champ. Les miliciens regardèrent leur chef avec surprise.

« J'avais l'ordre de vous fusiller, dit le « responsable » à Noreña. Mais je ne l'exécute pas. Vous êtes un homme courageux qui possédez un idéal comme moi je possède le mien et je ne suis pas un assassin ! »

Ce fut ainsi que Noreña entra à la Prison Modèle. Quinze jours plus tard seulement, le Ministère de la Guerre apprit qu'il était encore en vie et détenu dans la Galerie n° 5 de la Moncloa.

Le procès commença. Sous la pression de la plèbe, les dossiers se remplissaient de mensonges et de calomnies. On inventait des faux témoignages et on définissait des délits inexistantes dans le Code de la Justice militaire. Les Juges eux-mêmes s'éparpinaient la peine d'interroger les accusés. Noreña savait comment cela se terminerait pour lui et il attendait tranquillement. Un jour, un dirigeant syndical lui rendit visite dans la salle des avocats. Il lui offrit la suspension de la procédure s'il acceptait un poste de général dans l'armée rouge.

Noreña refusa catégoriquement et entra dans sa cellule, la conscience légère, pour y continuer sa vie de souffrances et de privations. Son attitude, connue de tous, l'entourait d'un grand prestige. Noreña était entre ces « chevaliers d'Espagne » l'image de la loyauté et de la grandeur de la race.

Le 12 octobre sa cause fut jugée de la façon la plus sommaire par le Tribunal Populaire. Ruffians et criminels accouraient à ces « procès » de la « justice du peuple » pour assouvir leurs instincts pervers. Ils vociféraient, riaient, se lamentaient des déchets de victuailles et acclamaient la Russie et la liberté chaque fois que le tribunal prononçait une sentence de mort. Généralement les jugements se célébraient dans la salle d'audiences de la prison, lieu étroit à l'atmosphère alourdie par l'odeur de transpiration, de saleté, de vêtements mouillés, odeur caractéristique des lieux fréquentés par les foules marxistes.

Les condamnés de droit commun qui venaient d'être libérés par le peuple, étaient les habitués de ces exhibitions tragiques. Ils se sentaient attirés vers ces lieux où eux-mêmes avaient été détenus auparavant. Pleins d'insolence, le mégalot à la bouche, le bérêt des miliciens incliné sur le front en angle aigu, ils se permettaient des interruptions effrontées et

applaudissaient ou baillaient suivant que le spectacle leur plaisait ou les ennuyait.

Là, sur l'estrade, les « survivants » de la 6^e Salle du Suprême, présidés par Mariano Gomez, le magistrat qui revêtait la salopette pour administrer la justice, s'oulaient...

Ces hommes recherchaient par dessus tout, les rétractations. Le tribunal abrutissait une seule fois : et ce fut un officier fait prisonnier à Guadarrama, qui, pour sauver sa vie, se déclara communiste. Le jour suivant Ossorio y Gallardo, vil et abject, assistait en toge et barette à la session du Tribunal et entonnait un chant à la clémence du peuple ! Le Ministère Public rappela la déclaration du prévenu dans laquelle celui-ci avait dit que, par solidarité avec le Mouvement National, il s'était volontairement mis aux arrêts chez lui avec l'intention de refuser tout service contre ses compagnons d'armes.

Un murmure s'éleva, plein de menaces sinistres.

« Ainsi donc le prévenu confesse sa solidarité avec les rebelles ? »

« J'étais et je suis avec eux. Je regrette que les circonstances ne me permettent pas d'être à leur côté. Je le confesse avec fierté. »

Un membre de l'assemblée intervint. Un homme au visage déformé par la colère, le mouchoir de la F. A. I. noué autour du cou : « Je comprends cette attitude par esprit de corps, et parce que le prévenu porte l'uniforme militaire. Mais cela était bien avant. Aujourd'hui cet uniforme est avili par la trahison et les assassinats de femmes et d'enfants. »

« C'est faux. Mes compagnons sont des hommes d'honneur. C'est vous qui volez et tuez. Vous tous, vous le savez... »

La protestation surgit, imposante. Dans la terrible confusion qui suivit, seul Noreña resta impassible.

Le Ministère Public l'accusa alors durement et avec rancune, dans l'intention de dompter la bête féroce qui rugissait encore. Puis le défenseur parla d'une voix voilée, demandant que l'accusé soit jugé comme un être anormal.

« C'est inutile, interrompit Noreña. J'ai toute ma raison. »

Alors un des juges dut entendre un appel de sa conscience.

« Rappelez-vous, dit-il, que vous avez une femme et des enfants. »

« Justement, répondit Noreña, je veux leur laisser un nom sans tache. »

Le procès se termina rapidement. Le jury mit dix minutes pour répondre aux sept questions du verdict. Et le tribunal en mit moins encore pour dicter une sentence de mort, appliquant à l'accusé l'ar-

Les atrocités rouges à Cervera

Burgos, 20. — Il est impossible de calculer pour le moment le nombre des assassinats commis par les rouges. Leurs victimes préférées furent les ecclésiastiques, et spécialement les Frères du Sacré-Cœur de Marie, qui furent poursuivis et assassinés.

Plus de 50 d'entre eux furent criblés de coups de poignard et de couteau. Dans une propriété proche de l'endroit où ils vivaient, vingt autres furent fusillés, et les paysans qui habitaient la propriété depuis des années furent fusillés avec eux. Même les 19 Frères qui se trouvaient à l'infirmerie, parce qu'ils étaient atteints de différentes maladies, furent assassinés dans leur lit.

Il y avait parmi les malades deux vieillards tuberculeux, un autre paralysique, et les autres étaient atteints de maladies assez graves.

Quelques-uns de ces religieux furent martyrisés. Les gens qui nous en font le récit maintenant se souviennent avec effroi et avec admiration en même temps, de la mort magnifique du Supérieur de l'Université et d'un autre Frère qui était docteur en médecine. Ils furent martyrisés, sans qu'on parvint à leur faire prononcer une phrase de haine ni d'autres paroles que des paroles de pardon, pour ceux qui les suppliciaient féroce.

Le chef de la Tcheka, un criminel nommé Juan Padros, se vantait d'avoir inventé un système de mort consistant à entourer le martyr de paille imbibée de benzine. Ainsi, le supplice était plus long, et les spectateurs pouvaient en jouir pendant plus longtemps. En un seul jour, il y eut 300 exécutions, notamment celle du pharmacien, celle du président du Centre Carlisle, Luis Comorera, et celle de messieurs Marin et Segura, ainsi que de plusieurs Seurs de charité.

Le chef marxiste dont nous avons parlé qui arriva à jour de la confiance du gouvernement, sans doute à cause de la perfection avec laquelle il commettait ses crimes, disposait d'un comité pour s'emparer de tout ce qui lui faisait envie. Il réalisa des vols incalculables, notamment au préjudice du trésor artistique de Cervera qui a été entièrement dévalisé. Dans la ville, malgré la soi-disant tolérance religieuse, il ne reste ni un autel ni une église.

A la dernière heure, les marxistes emportèrent tout ce qui restait dans les magasins et dans les maisons particulières. Ils disposaient pour cela de « bataillons de récupération » qui, pourvus d'un camion et armés de pistolets, volaient tout ce qui leur plaisait dans les maisons des malheureux habitants terrorisés.

Amis lecteurs,

ce journal vous plaît.

Propagez-le.

Renseignez-nous les personnes que votre propagande peut intéresser.

De « Eenheid » van het Spaansche Rijk

Aan de fictie der twee Spanje's dient onverwijld een einde te worden gesteld. Op het oogenblik, dat wij deze regelen neerschrijven, is het beslissend offensief van generaal Franco van dien aard, dat de positie van Barcelona niet alleen kritiek, maar tevens onuitstaanbaar is geworden. Twee strijdlinies van de drie, die het verdedigings-complex rond de Catalaanse hoofdstad uitmaken, zijn reeds in de handen van het Nationale leger gevallen en de opmarch der overwinnende troepen van generaal Franco wordt in een onweersaanbaar tempo doorgezet.

Het kan niet meer ontkend worden, dat, van militair standpunt uit beschouwd, de republikeinse troepen totaal ontvrikt zijn en dat hun weerstandsvermogen zienderoog vermindert. Wel heeft de regering van Barcelona al wat weerbaar is — mannen en vrouwen — tot verzet opgeroepen, maar dergelijke inwerkstelling van onafhankelijke elementen kan niet worden aanzien als een instrument van oorlog, dat een werkelijke weerbaarheid bezit.

Morgen zal de marxistische dictatuur in Catalonie en in den strijdsector van Madrid onwederroepelijk verpletterd zijn onder de geordende militaire macht van generaal Franco. Elke verdere verstand van wege de republikeinen wordt door de militaire deskundigen aanzien als een nutteloos en onmenselijk bloedvergieten.

In de Franse Kamer heeft M. Blum, de vader van de politiek der non-interventie, zelf de opheffing ervan gevraagd. De Franse regering heeft evenwel begrepen dat elke inmenging zeer ernstige gevolgen zou hebben voor dit land.

In dien zin schrijft het groot politiek dagblad van Parys *Le Temps*, het volgende in zijn nummer van 22 januari 1. l. :

« Il y a de nombreux députés radicaux qui sentent fort bien que l'aventure de l'intervention en Espagne aurait des conséquences catastrophiques... Mais comment échapper à la dépendance presque mystique du marxisme ? »

En wat hooger schreef dit blad : « Il y a des socialistes qui comprennent fort bien le danger de suivre en serre-file la politique extérieure du communisme. »

Onze meening is, dat Frankrijk op dit oogenblik niet meer voldoende is uitgerust, noch op moreel, noch op militair, noch op economisch, noch op politiek gebied, om een werkelijke rol

te vervullen op het diplomatiek schaaft van Europa.

Spanje gaat zijn historische en natuurlijke bestemming te gemoet.

Dit land, dat in de vorige eeuwen steeds een hoogstaande rol heeft vervuld in Europa, zal opnieuw zijn plaats innemen in het Europeesch-complex.

Niemand zal dit kunnen beletten noch verhinderen. Deze herwording van het Spaansche Rijk zal geschieden door eigene nationale krachten, zonder de tussenkomst noch de inmenging van welke Europeesche mogendheid. Tegenover de militaire machten, welke Sovjet-Rusland en zekere pro-bolchevistische democratische landen in het Spaansche strijdperk hebben geworpen, heeft het loyale Spaansche Volk, onder het doezigend beleid en de edelmoedige bezieling van generaal Franco, zijn eigen lotsbestemming weten te bevestigen. Deze herwording van het Spaansche Rijk zal geschieden door eigene nationale krachten, zonder de tussenkomst noch de inmenging van welke Europeesche mogendheid.

Het kan niet meer ontkend worden, dat er maar « EEN » Spanje meer bestaat en het is het traditionele, nationale Spanje, onder de feitelijke en wettelijke regering van generaal Franco.

Deze regering oefent haar volledige en onbeperkte soevereiniteit uit over gans het Spaansche grondgebied en tevens over de overzeesche bezettingen. Het ware een smaad werpen op het Spaansche Volk van te willen insinueren, dat gelijk welke vreemde natie zekere voorrechten zou wenschen te bekomen, iets wat niet overeen te brengen is met de volkenrechtelijke begrippen van de onbeperkte binnen- en buitenlandse soevereiniteit.

Wie hieromtrent andere veronderstellingen tracht vooruit te brengen, zoekt storm in verwarren te scheppen in de diplomatieke betrekkingen tussen zekere Europeesche mogendheden.

Het zijn natuurlijk de marxistische en andere op avontuur beluste elementen, die een laatste gelegenheid zoeken om alle stoom op te zetten, ten einde de Europeesche spanning op een noodlottig hoogtepunt te brengen. Eens te meer zal de uitslag het tegenovergestelde zijn van hun verwachting en van hun hatelijke berekening.

De rollen zijn nu omgekeerd ! Het is generaal Franco, die de fatidieke woorden heeft uitgesproken tot het bolsjevistisch marxisme, dat heel Westelijk Europa met ondergang bedreigde : NO PASSARAN !

Dr C. SEVENS.

Quelques livres recommandés

<i>Le Général Franco</i> , par Joaquín Arraras	18.—
<i>L'Espagne de Franco</i> , par le vice-amiral H. Joubert	7.50
<i>La guerre d'Espagne et le Droit</i> , par Louis Le Fur	10.—
<i>La guerre d'Espagne et le Catholicisme</i> , par le vice-amiral H. Joubert	7.50
<i>Lettre collective des Evêques Espagnols</i>	1.—
<i>Le Drame du Pays Basque</i>	4.50
<i>L'Œuvre sociale du nouvel Etat Espagnol</i> , par Manuel Torres	7.50
<i>Charte du Travail</i>	2.50
<i>La justice du Front Populaire en Espagne</i> , par Trois Députés aux Cortes	4.—
<i>Le Calvaire Ibérique</i> , par le Comte Van der Burch	20.—
<i>Libéralisme et Communisme</i> , par le Dr. Marañón	2.50

En vente : Librairie de la Grand-Place, Bruxelles.

<i>La Renaissance de l'Espagne</i> , par le Comte de Saint-Aulaire	20.—
<i>Croisade pour l'Occident</i> , par Paul Neura	10.—
<i>L'horreur rouge en terre d'Espagne</i> , par V. De Moor et Claude	15.—
<i>Une révolution dans la guerre</i> , par Jean Denis	7.50
<i>Juifs, Francs-Maçons, Anarchistes</i> , par le commandant de Launoy	1.50
<i>Les bombardements de Barcelone</i> , par le commandant de Launoy	1.50
<i>L'action de la Franc-Maçonnerie, du Judaïsme et des déterreurs de cadavres en Espagne soviétique</i> , par le commandant de Launoy	3.—
<i>Bilan des révolutions sanglantes</i> , par Georges Darwin	2.—
<i>L'Espagne sous la terreur</i> , par Louis Dambois	2.—

Note du Grand Quartier Général

Burgos, 20. — L'Etat major de S. E. le Généralissimo Franco dément la nouvelle calomnieuse propagée par quelques agents et quelques postes de radio étrangers dans un but de propagande rouge, et concernant de prétendues exécutions de femmes sur la place de Santa Coloma de Queralt au moment de l'occupation de ce village.

Ces nouvelles sont absolument fausses, et constituent une nouvelle preuve de la campagne calomnieuse des rouges qui cherchent sans doute ainsi à détourner l'attention de l'opinion mondiale de leur défaite définitive et des horribles crimes dont ils se rendent coupables, maintenant encore, en Catalogne.

En ce qui concerne de soi-disant travaux de fortification faits en hâte à la frontière hispano-française et dirigés par des techniciens allemands et italiens, l'Espagne Nationale les dément de la façon la plus catégorique. Elle ouvre librement ses frontières aux correspondants de la presse étrangère et aux personnalités qualifiées d'Europe afin qu'ils puissent constater que ces nouvelles sont absolument dénuées de fondement.

Deux monastères récupérés en Catalogne

Le monastère royal de Poblet

L'armée du Général Franco a occupé le Monastère Royal de Poblet, dans le bassin de Barberà, province de Tarragone, à environ 50 kilomètres de cette ville et sur le flanc d'une montagne.

Le Monastère fut fondé en 1148 par le comte de Barcelone Raymond-Berenguer IV et servit de lieu de sépulture aux rois de Catalogne et d'Aragon.

C'est dans ce Monastère que reposèrent les restes d'Alphonse I^{er}, de Jacques le Conquérant, de Pierre III, du roi Martin, d'Alphonse IV et de son frère Jean II et d'un grand nombre de reines; leurs restes se trouvent aujourd'hui à la Cathédrale de Tarragone.

Poblet a été un témoin de toutes les gloires de la Catalogne et de l'Aragon. On peut dire qu'il constitue le reliquaire de toute l'histoire de la péninsule au moyen âge.

Sa Chapelle, sa Porte Dorée, sa Grande Place et d'autres magnifiques constructions, dont beaucoup sont en partie ruinées, constituent un témoignage de l'art catalan au moyen âge. L'occupation du Monastère Royal de Poblet, qui fut l'Ecclesia de la Catalogne, revêt ainsi la valeur d'un symbole.

Le monastère de Santos Creus

Le Monastère de Santos Creus, fondé à la fin du douzième siècle, par l'Ordre de Cîteaux et agrandi ensuite, entouré de palais, de communs et de dépendances diverses, occupe un emplacement entouré d'une enceinte fortifiée

et il forme, comme le Monastère de Poblet, un grand ensemble crénelé, renfermant une foule de richesses matérielles et artistiques. Dans toute l'Espagne, on parlait à juste titre de « Poblet et Santos Creus » lorsqu'on voulait désigner un ensemble incomparable d'œuvres d'art.

On trouve dans la partie la plus ancienne de l'enceinte la masse sévère de l'Eglise austère comme toutes celles de l'Ordre de Cîteaux et dont les voûtes constituent un exemple de gothique primitif. La sépulture de Pierre le Grand d'Aragon, de Jacques II et de Blanche d'Anjou, sous une voûte soutenue par d'élégantes colonnettes qui semblent un agrandissement des dais finement ajourés où se complaisaient les sculpteurs gothiques, contraste avec les lignes sévères de l'Eglise.

Cette dentelle de pierre qui avait été préservée du désastre des incendies et du pillage criminel des premiers temps de la révolution et qui semble avoir été épargnée également par les hasards de la guerre, est l'œuvre de sculpteurs de Barcelone, de Tarragone, de Lérida et de Villafraña. On pourrait faire une longue énumération des rois qui sont enterrés au monastère de Santos Creus et des espagnols illustres qui y ont laissé des souvenirs de leur séjour. Parmi eux il faut citer Roger de Lluria, le fameux amiral catalan né en Sicile.

Près de l'Eglise, se trouve le Cloître de style flamboyant, œuvre d'un maître anglais, qui apporta ce style en Catalogne presque au même moment où celui-ci florissait en Angleterre.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Il faut citer également un somptueux Palais Royal. Ce monastère était en effet au moyen âge comme un reflet de la vie de l'époque, présidée par le roi. Il recevait la fleur du pays, la noblesse et les moines, gardiens du savoir de l'époque, qui fondaient des bibliothèques et l'entouraient de tous les raffinements de l'art.

Vreemde hulp ?

Het toenemen der geweldige drukking, op zekere regeeringen, en voornamelijk op de Franse, door de communistische partij uitgeoefend, om haar over te halen, zelfs te dwingen tot openlijk verleenen van militairen steun aan het ineenstortende communistisch regime in Spanje — dat ten onrechte republikeinsch wordt genoemd, gezien het gegrondvest is op bedrog en in stand gehouden door geweld en misdaad, geen uiting is van den wil der Spanjaarden zelf, maar enkel een werktuig in de handen van vreemde, vooral Russische communisten — het toenemen van die geweldige drukking wordt thans door hen voorgesteld als gerechtvaardigd, wegens den militairen steun, door anti-communistisch gezinde landen, inzonderheid door Italië, verleend aan de zegevierende Spaansche nationalisten.

Door die voorstelling voegen de communisten een huichelaarij te meer bij de ontelbare, van welke zij ter zake reeds blijk gegeven hebben. Indertijd, het is een onbetwistbaar, geschiedkundig onaanastbaar feit, dat de burgeroorlog in Spanje enkele weken, hoogstens enkele maanden na zijn uitbreken, zou geëindigd geweest zijn met een glansrijke en definitieve overwinning van de zoogezegde rebellen — hier de eigenlijke vaderlanders — indien de strijd ware beperkt gebleven tusschen de Spanjaarden zelf.

Doch vanaf den aanvang werden de communisten, die zich door kiesbedrog en door geweldpleging hadden meester gemaakt van de Spaansche regering, — en die dus schaamteloos liegen wanneer zij het voorstellen alsof zij de « wettelijke » regering uitmaken, — in overwegende, in beslissende mate geleid door volstrekt vreemde elementen, gesteund met volstrekt vreemd materieel. Zoo de onwettige, want door bedrog en geweld aan 't bewind geraakte, communistische Spaansche regering, de tegen haar in rechtmatig verzet gekomen Spanjaarden had kunnen weerstaan, had kunnen terugdrijven, had kunnen verpletten met behulp van die vreemde elementen en dit vreemde materieel, dan zouden de communisten nooit of nooit gedoogd hebben, dat een andere natie officieel ware tusschengekomen door het zenden van eigen legerkorpsen. Dan zouden zij dat voorgesteld en gebrandmerkt hebben als een onduidelbare inmenging van hutenstanders, die aldus wederrechtelijk den overwinnaar de vruchten van hun regelmatig bevochten zegepraal zouden willen ontnemen.

Doch nu de kans op die zegepraal voor hen onherroepelijk verbeurd

blijkt, nu ze, ondanks de leiding van vreemde elementen en den steun van vreemd materieel, het pleit belist gaan verliezen, en de opmars van het nationalistische leger, van het echte Spanje, niet meer te stuiten is, nu grijpen ze vertwijfeld naar het éénige middel, dat hun eindcatastrophe, dat de verplettering van het communisme in Spanje, nog zou kunnen vertragen of beletten. Dit éénige middel : Het officieel doen tusschenbeide komen van Frankrijk, en het daardoor dwingen tot optreden van Italië en Duitschland, bij aldus meeslepen van Engeland, — eischen zij op onder voorwendsel van den steun, door Italië aan Franco verleend.

Maar welk verschil is er tusschen dit — niet officieel — toelaten van het helpen van Franco door Italiaansche vrijwilligers, en het algemeen bekende, trouwens nooit geloofde toelaten van het helpen der communistische regering door Russische en Franse vrijwilligers, om niet eens van de vrijwilligers der andere nationaliteiten te spreken ? Welk verschil is er tusschen het betrekken van materiaal uit Duitschland en Italië, door de nationalistische legers, en het betrekken van materiaal uit Frankrijk, Rusland en... andere landen, door de communistische legers ?

Dat de ververschers der verkiezingsuitslagen, de verwurpers van de individuele en van de collectieve vrijheid, de moordenaars van politieke tegenstanders, de afslachters van weerloze burgers, de ontdekkers van kloosterlingen, de plunders van kloosters, de brandstichters van kerken, de schenkers van graven, overvloedig manschappen en materiaal kregen uit andere landen, was volgens de communisten normaal, was een « bewijs van de wereldsolidariteit met hun strijd ». Doch dat de ware Spaansche patriotten, vertegenwoordigend het echte Spanje, en vechtend om dezes verlossende bevrijding uit den muil van het Moskouisch monster, insgelijks gesteund worden door sympathiserende buitenlanders dat de voor de communisten, nu ze voelen dat de grond onder hun bloedhemorste voeten begeeft, een neutraliteitschennis, welke het officieel en gewapend tusschenkomen van Frankrijk, welke een wereldoorlog eischt !

Voor de redding van de Spaansche democratie ?

Neen, voor de redding van het Russisch communisme, zij het dan ook door den ondergang van Europa, van de wereld.

(De Gazet van Antwerpen, 24-1-1939.)

LISEZ

OCCIDENT

LE BI-MENSUEL FRANCO-ESPAGNOL

Prix de l'abonnement : 27 fr. belges par an

Bureaux : 20, rue de la Paix, PARIS

Compte Chèques Postaux : N° 2.201-81 Paris

EN VENTE PARTOUT EN BELGIQUE

EXPORTATION ET IMPORTATION



Matériel "LA" pour mines, carrières et travaux publics.

HOUDENG-GOEGNIES (Belgique)

ACIERS
Echevarria, S. A.
ACIERS
1, Calle de la Estación
BILBAO

ARMES
Fabrique d'armes à feu "STAR", S. A.
EIBAR (Espagne)

BANANES
Exportation de bananes
Hijos de Diego Betancor
LAS PALMAS (Iles Canaries)

BOIS
Compania Internacional de Maderas
Suc. de C. Dupin & Cia
BADAJOZ

CONSERVES
Conserves de poisson "ALBO"
VIGO (Espagne)

CIMENTS PORTLAND
CIMENT PORTLAND EXTRA-BLANC HARMIBLANC — CRAIES
ASBESTE — CIMENT COVERT
SOC. AN. DES CIMENTS PORTLAND ARTIFICIELS BELGES D'HARMIGNIES
18, RUE DU MIDI
BRUXELLES

ENGRAIS
Union Espagnole d'Explosifs
Engrais minéraux
Mines de potasse de Cardona (Barcelone)
Orueta, 6
BILBAO

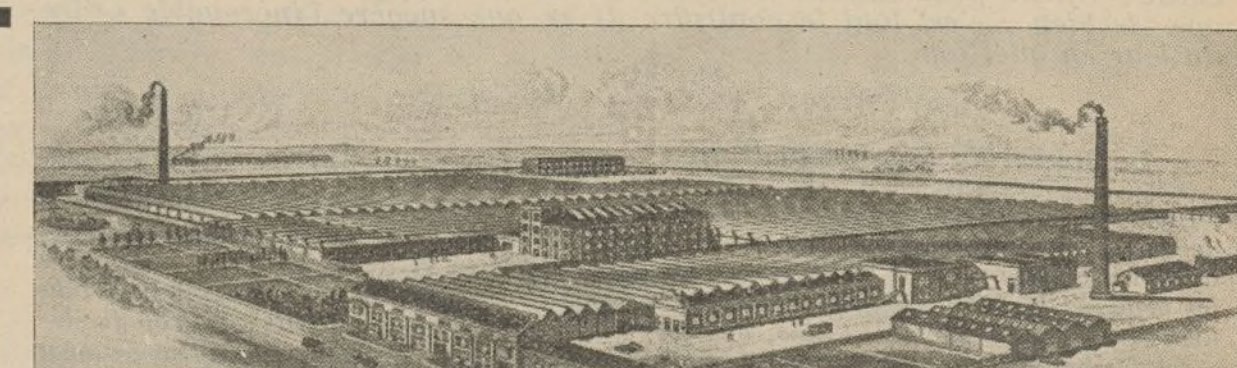
HUILE
Exportation d'huile et d'olives
Hijos de Ibarra
Seville

HUILE
Huiles fines d'olive
Miguel G. Longoria & C^{ia}
Calle de Oriente
Seville

LIVRES
Librairie Santarén
Valladolid (Espagne)

RAISINS SECS
Raisins secs, amandes, huile
Francisco López y López
27, San Lorenzo
Malaga

SUCRE
Sociedad General Azucarera de Espana
26, San Clemente
Saragosse



C. Marchant & C. Stichelmans

A propos de l'attitude de « La Croix »

Sous le titre « Les catholiques et la guerre d'Espagne » a paru, dans le numéro du 17 janvier de l'« Observateur Romano » organe de la Cité du Vatican, l'article dont nous donnons ici la traduction. Cet article est signé M. C. - lisez : Mariano Cordovani, Maître du Sacré Palais Apostolique - ce qui déjà suffit à en souligner l'importance.

La « Croix » de Paris, dans son numéro du 7 décembre 1938, donne une relation de deux conférences données à Lille et à Roubaix par M. Alfred Mendizabal, jadis professeur de la Philosophie du Droit à l'Université d'Oviedo et Président du Comité Espagnol pour la Paix civile.

A la fin des deux conférences ledit professeur propose l'ordre du jour suivant :

En présence de la tragédie espagnole, les catholiques, en tant que catholiques, restent libres de manifester leurs préférences et d'accorder leurs sympathies à l'un ou à l'autre parti. Ils peuvent également se montrer en désaccord avec les causes que soutiennent les deux belligérants et spécialement avec les méthodes employées pour les faire prévaloir. Le sentiment de la justice et le devoir de la charité amènent les catholiques aux conclusions que voici :

1) S'informer de des sources non contaminées par les passions partisans, et conformément à ces informations attribuer aux deux partis leurs responsabilités respectives.

2) Chercher partout la liberté de l'Eglise et en face de ses persécuteurs, et au sein de ceux qui cherchent à l'asservir et à tirer profit d'elle en échange d'une protection fort dangereuse et conditionnée par les avantages qu'ils reçoivent d'elle.

3) Travailler sans tarder à rendre la paix aux belligérants, et les amener à une réconciliation fraternelle, d'où soient exclus tout rancœur et tout dessein de vengeance. Chez les catholiques, la puissance des forces spirituelles doit vaincre celle des forces de destruction matérielle et morale.

4) Tant que dure la guerre, sans renoncer aux efforts pour y mettre fin, d'autres devoirs s'imposent aux catholiques. L'angoisse et la famine terrible dont souffrent des millions d'êtres humains, et surtout d'êtres innocents, victimes de la guerre et de la révolution, leur offrent l'occasion de pratiquer une œuvre élémentaire de charité : secourir les non combattants qui souffrent de la faim. Si les non catholiques du monde entier sont intervenus pour soulager ces besoins, il incombe aux catholiques de ne pas se tenir à l'écart d'une œuvre spécifiquement chrétienne. Les catholiques doivent manifester leur pitié à l'égard des femmes et des enfants qu'ils peuvent encore sauver d'une mort horrible.

J'ai tenu à citer ce texte intégralement, car tous les mots en sont pesés, et ils cachent une thèse bien grave, ils renferment des affirmations tellement disparates que tout le monde ne pourra pas discerner ce qui est or pur de prudence et de charité de ce qui est orichalque, c'est-à-dire faux et injuste. Il est hors de doute qu'au sujet de la guerre d'Espagne nous avons le devoir de rechercher des nouvelles exactes et non falsifiées; que l'Eglise doit défendre sa liberté contre les ennemis déclarés et les faux amis; qu'il faut souhaiter la fin de cette guerre espagnole, si homicide et si dangereuse pour l'Europe entière; que nous devons penser avec horreur au sort de tant d'innocents condamnés à la faim et à la mort, et faire sentir l'efficacité de notre charité. Il suffit d'être homme pour comprendre tout cela et le vouloir de toutes ses forces.

Ajoutons que dans la zone communiste d'Espagne il y a peut-être beaucoup d'Espagnols et d'étrangers qui s'y trouvent comme je puis me trouver sous l'orage, dépourvus des moyens de protection que je n'aurais pas prévus ou que j'aurais négligés; et je ne prétends point nier la responsabilité de faits ou d'épisodes dont la preuve serait établie, ni d'un côté ni de l'autre. Chacun est responsable devant Dieu et devant les hommes des injustices et des délits, quels que soient les motifs et l'endroit où ils aient été commis; ce n'est pas nous qui irons falsifier l'histoire et dénaturer les faits pour leur faire donner raison à qui a tort; on peut regretter qu'un personnage, qu'un mouvement se soient souillés par des procédés indignes, mais un catholique ne ment ni en faveur des rouges ni en faveur des nationaux.

Ces prémisses posées, nous demandons au professeur Mendizabal et à tous ceux qui ont approuvé son ordre du jour, comment, s'ils ont l'amour de la vérité et de la justice et le sentiment de leurs responsabilités, ils peuvent mettre sur le même pied le mouvement des rouges et le mouvement national espagnol, et comment ils peuvent permettre aux catholiques d'ordonner leurs « préférences et sympathies » tant aux rouges qu'aux nationaux ?

Aux réfugiés d'Espagne le Saint-Père disait :

« Vous avez été pillés et dépouillés de tout, puis chassés et poursuivis pour être mis à mort, dans les villes et les villages, au milieu des habitations des hommes et dans les solitudes de la montagne », et il rappelait « comme en une grande vision d'Apocalypse, les dévastations, les massacres, les profanations, les carnages dont vous avez été les témoins et les victimes; les tristes événements d'Espagne disent et proclament encore une fois à quel point sont menacées les bases mêmes de tout ordre, de toute civilisation, de toute culture ».

Il est une Lettre Collective des Evêques d'Espagne, à laquelle l'Episcopat du monde entier a fait écho, et qui, basée sur le témoignage de personnes au courant des faits et en dehors de la mêlée, décrit de façon « modérée » les horreurs du communisme.

Il est un système qui prétend incendier tout ce qui est chrétien, réalisé systématiquement par des démolitions d'églises, par des massacres de prêtres et de religieux par milliers : c'est bien là l'incendie organisé par le communisme athée, dont parle l'Encyclique pontificale.

Et en présence de tout cela, un catholique espagnol, ancien professeur de la Philosophie du Droit, dans un pays catholique comme la France, ose déclarer que les catholiques sont libres de manifester leurs sympathies et leurs préférences pour ce parti ! Mais cela revient à nier la distinction entre le bien et le mal ! Demander que les catholiques restent sourds à la voix des faits, à la voix de leurs Evêques, pour suivre la proposition exorbitante du professeur Mendizabal ! Le pardon pour le repentir, toujours; car il faut vaincre in bono malum; mais l'impunité du crime, non. La liberté des honnêtes gens est de voir, mais la liberté des vicieux est un délire ! La civilisation a l'obligation de trouver le moyen de réduire à l'impuissance le malin drin qui attaque la vie du prochain aux carrefours de la route et dans le domaine international.

Et il est pénible qu'un journal comme La Croix, qui porte un nom et un drapeau de vérité et de justice par excellence — la Croix — en une matière qui implique des questions de morale et de discipline, ait publié, fût-ce par inadvertance, un tel ordre du jour, sans un seul mot de réserve pour délivrer ses lecteurs de l'équivoque et de l'erreur.

Les méthodes des deux belligérants sont tellement opposées du point de vue chrétien qu'il est indigne de les confondre ou de les mettre sur pied d'égalité.

Dans la zone occupée par les rouges, quelle action peut encore exercer la Hérarchie, et quel peut y être encore l'apostolat sacerdotal, l'enseignement chrétien, la pratique de la vie catholique ?

Il est clair que le programme communiste s'incarne dans le soi-disant Gouvernement; et il est tout aussi évident que c'est le programme chrétien qui dirige le Gouvernement national et qui inspire ses relations avec l'Eglise, sa législation, son système matrimonial, son culte catholique.

Et les catholiques pourraient être en désaccord avec l'un ou l'autre des belligérants en ce qui regarde les méthodes choisies pour faire valoir leur cause ? On ne peut adhérer au mal, et l'on ne doit pas être en désaccord avec le bien : c'est tout le contraire de ce que suggère l'incroyable ordre du jour en question.

Le Souverain Pontife avait dit :

« Par-dessus toute considération politique et terrestre, Notre Bénédiction s'adresse de façon spéciale à tous ceux qui ont assumé la tâche difficile et périlleuse de défendre et de restaurer les droits et l'honneur de Dieu et de la religion, c'est-à-dire les droits et la dignité des consciences, condition première et base la plus sûre de tout bien-être humain et civil. Tâche, disions-Nous, difficile et périlleuse, car trop facilement les besoins et les difficultés de la défense conduisent à des excès qui ne peuvent entièrement se justifier, et qu'en outre non moins facilement des intentions moins droites et des intérêts égoïstes ou de parti viennent s'y mêler, troublant et altérant toute la moralité de l'entreprise et toutes les responsabilités ».

Avec quelle franchise et quelle charité le Saint-Père a dit à chacun ce qui le regardait, n'ayant en vue que la vérité et la justice pour tous ! Mais le danger ou le fait d'une défense excessive et qui ne peut se justifier en tout, les intérêts égoïstes et les intentions peu droites que « certains » peuvent avoir, n'empêchent pas le Saint-Père d'envoyer sa Bénédiction à ceux qui périlleusement assument la défense des droits de Dieu et de la Religion, des droits et de la dignité des consciences.

Faut-il alors que le prof. Mendizabal et, hélas ! la malheureuse hospitalité du journal La Croix aillent dire aux catholiques qu'ils peuvent être « en désaccord avec la cause soutenue par l'un ou par l'autre des belligérants », en insinuant que la protection des Nationaux est tout aussi dangereuse que l'agression des communistes ?

Abstraction faite même de la doctrine catholique, ces messieurs croient-ils qu'une Espagne communiste serait plus sûre et plus bienfaisante qu'une Espagne Nationale ? Si telle est leur conviction qu'ils la tiennent pour eux, mais qu'ils n'aillent pas répandre cette opinion parmi les catholiques du monde entier, qui ont le devoir de reconnaître les défauts et les torts là où ils existent, mais qui n'ont pas le droit de nier les méfaits du communisme !

Que sur un champ de bataille il y ait un soldat qui manque de prudence et de tact, est chose déplorable. Qu'un commandant, dans le bruit de la mêlée et le heurt des passions qui bouillonnent, outrepasser ses attributions et se montre trop brutal, on ne peut l'approuver. Mais qu'un confesseur catholique, le directeur d'un journal catholique, qui, même s'ils ont à redire quelque chose sur le compte des Phalangistes, ne peuvent ignorer ce que tout le monde sait depuis des années sur le compte du communisme, aillent suggérer froidement aux catholiques qu'ils sont libres de distribuer leurs sympathies à droite et à gauche, cela on ne peut se contenter de ne pas l'approuver, il faut formellement le réprouver.

Cet épisode déborde le cadre de la chronique et de la polémique, et assume une plus large responsabilité. Au-dessus des subjectivités nationales et de l'avidité illimitée des citoyens et des gouvernements, il y a les droits des peuples et les devoirs des princes.

Les peuples ont droit à une liberté honnête, à la défense de lois bienfaisantes, au bien-être matériel, à la vérité et à la justice; les gouvernements ont le devoir de procurer le bien commun par la sagesse et la droiture morale, en rendant plus facile la vie des citoyens et plus intense et plus honorée la vertu.

On ne révoque pas ces questions sans vérité et sans moralité, en n'usant que d'une orgueilleuse habileté, on joue la peau de son prochain, même si le vocabulaire fournit un paravent verbal à la culpabilité commune.

Avec un peu de bonne volonté la guerre d'Espagne et bien d'autres questions seraient pratiquement résolues; ce manque de bonne volonté est criminel, et il faut le dire clairement et nettement.

Ces sermons aux catholiques, comme pour décharger sur eux les fautes des persécuteurs de l'Eglise, c'est là une méthode qui doit prendre fin, et qu'il faut renvoyer aux officines d'où elle provient.

Toespraak van Generaal FRANCO ter gelegenheid der inname van Tarragon

Katalanen, opgelet ! Ik richt me tot al de Spanjaarden die, in gebodid Spanje de duingelandij ondergaan der weerdheid, 't zij dat ze achter 't front met angst het oogeblik hunner bevrijding verwachten, 't zij dat ze, bedrogen en door het geweld er toe verplicht, zich in de rangen bevinden van het vijandelijk leger. Voor U allen kondingen mijn woorden de bevrijding aan of bieden ze de vergiffenis en den vrede aan...

Dat woord van vergiffenis en van vrede, heb ik gesproken telkens onze onbetwistbare en definitieve overwinningen het voortzetten van den weerstand, tot misdadigen waanzin maakten. Telkens bleven uw leiders doof en zij zijn dus verantwoordelijk voor het nutteloos door U gestort bloed. Zoo heb ik dat woord gesproken toen ons offensief in Biscaye zegevierend vorderde, toen uw leiders erkenden dat indien gij Bilbao verloor, de oorlog voor U verloren was. En nochtans ging men voort met het slachtofferen van al die jongelingen, nadat Bilbao gevallen was. Wij bezetten Santander, daarna de Asturiën en duizende roode soldaten bezweken nutteloos. Maar op 't oogenblik van het offer zag men degenen die dezen wanhopigen toestand verwekt hadden, naar 't buitenland vluchten en hun troepen achterlaten.

Daarna was het het gevecht in Aragon. Elke dag kenmerkte zich door een roode ineenstorting en door een nationale overwinning; en opnieuw werd het laf vijandelijk wachtwoord gegeven, kost wat kost weerstand te bieden, niettegenstaande onze toespoken.

Uw leiders hadden verklaard dat indien ons leger de zee bereikte, de oorlog voor hen verloren was. We bereikten echter de zee, wij versloegen hun leger; maar de criminele leugen weer aanvoorders duurde nochtans voort. Niemand beter dan gij, kent het bloedig avontuur aan den Ebro. Eens te meer hebt U zich kunnen rekenschap geven van onze overhand en van uw onmacht. Maar zoveel bloed volstaat nog niet om de wreede instincten weer leiders te bevestigen. Vandaag zijn het de overwinningen in Katalonië die uw verslagen leger aan onzen willekeur overleveren. En nochtans duurt de misdadige en ijdele koppigheid, toch nog weerstand te bieden, voort.

Tewijl in Katalonië, verslagen en ontredderde roode divisies overal achteruit geslagen worden, terwijl onze troepen hun triomphantelijke intrede doen in Reus en Tarragon, worden in 't gebied van Estremadur duizende mannen den dood ingejaagd die met hun leven de koppigheid gaan betalen van hun bevelhebbers; zoo ook zijn de lijken der honderden die deze dagen gevallen zijn op de lijnen van Brunete, een bewijs der nuttelosheid deser pogingen.

Gij waart in het bezit van al het goud van Spanje, al de wapendepots, de fabrieken van materieel, munitie en buskruit, de belangrijkste koolmijnen en ijzermijnen, gansch de groote metaalnijverheid, de groote depots levensmiddelen en grondstoffen, de negentienden der oorlogsvloot, de drie vierden onzer kustten, duizende vliegtuigen, honderde tanks, een leger dat, enkel in stormtroepen, reeds meer dan honderd duizend internationale elementen telde, en een ander leger in het noorden met het kruim der marxistische organisaties, goed gewapend en goed gekleed; gij hebt beschikt over al die troeven, gij hebt al de veldslagen verloren en steeds hebt gij het anderspit moeten delven. Beoordeelt thans den toestand, nu ge dat alles kwijt zijt en wij dat alles hebben veroverd. Be-



roofd van fabrieken, zonder ijererits en zonder steenkool, geblokeerd ter zee, uw luchteskader met onmacht geslagen vermits het over geen vliegtuigen meer beschikt, uw volk uitgehongerd en onder-voed. Gij kunt niet de minste hoop meer koesteren. Gij zijt volstrekt overwonnen.

Met den dag zal uw toestand verergeren. Alleen het absoluut gebrek aan vaderlandsliefde en menscheijkheid kan er doen in toestemmen nutteloos bloed te storten. Waar dan is de liefde tot het volk waarvoor uw leiders spreken ? Waar dan is hun gehechtheid aan Katalonië ? Is het een volk beminnen, het onvruchtbaar op te offeren uit persoonlijke ambitie en ikzucht ?

Is het de bevolking verdedigen, vrouwen en kinderen tot honger en wanhoop te doemen ? Is het Katalonië liefhebben, oorlog en vernieling in zijn haarden te brengen ? Is het het katalaansche grondgebied dienen, zijn waterbruggen en bruggen te doen springen, zijn fokkerij uit te roeien, zijn kunstschatten, door zoveel geslachten voortgebracht en bewaard, uit te voeren ? Uw smart treft ons en we zien met verschrikking hoe ge wordt bedrogen. Beseft ge dan toch niet dat onze militaire overwinning, ook een zegepraal is op economisch en op politiek gebied ?

Tewijl uw ekonomie ineenstort, vindt de onze met den dag aan sterkte en bloei. Europa bevondt den toestand achter ons front. Nooit schonk een natie, in volen oorlog, meer welzijn aan haar volk. Heden brengen onze fabrieken meer oorlogsmaterieel en munitie voort dan het de strijd vergt.

Op politiek gebied bevandelden we immer den rechten weg en was de Waarheid ons eenig wapen. Van den eersten dag af was ons programma duidelijk en met onvergelijkbare

rechtschapenheid en beslistheid werd het nageleefd.

Het ordewoord van gisteren is hetzelfde als dat van vandaag en van morgen. Nationaal Spanje strijdt voor de Eénheid en de Grootheid van het Vaderland, om het te redden van de ontvrichting en van den dood. Het strijdt voor de verdediging van zijn beschaving, en om aan het Vaderland den Katholiek en traditionneelen zin terug te schenken welke zijn grootheid uitmaakte; om vrede en liefde te vestigen onder de Spanjaarden, bij wien die gevoelen uitgedoofd waren na een eeuw overbiddelijken, sozialen en politiek twist; om aan de syndicaten hun belangrijke economische en sociale functies te schenken; om den nationalen rijkdom te verdedigen tegen systematische verdelging door de anarchie; om ingedeeld dezen rijkdom uit te breiden door de vervallen economie herop te knappen; opdat deze rijkdom zijn plicht vervulle door de levensvoorwaarden aller Spanjaarden te verbeteren. Opdat er geen huis zonder verlichting noch familie zonder brood zou overblijven; opdat er veel minder armen en minder schatrijken zouden zijn, opdat de zwakkere klasse niet uitgebuit worde door de sterkere, opdat de landbouwers niet meer het slachtoffer zouden zijn van woeker en ontberingen, om de arbeiders der zee uit den nood te helpen, om den middenstand en de armen te bevrijden van de verschrikkelijke plaag der toring, om aan Spanje de hooge kindersterfte te beletten; om van ons grondgebied de ongezonde krotwoningen te doen verwijderen en ze te vervangen door bewoonbare en lachende huizen, om aan onze berggen de verloren rijke bosschen terug te schenken; om aan onze verdrogte dorstige streken de noodige bewatering te bezorgen, om het kultuurpeil der Natie op te voeren en opdat

geen enkel verstand bij gebrek aan middelen zou verloren gaan, om opnieuw Spanje te plaatsen op den rang die het in de wereld toekomt, om doelmatige hulp te verschaffen aan de duizende Spanjaarden over gansch de wereld verspreid, en tenslotte om aan allen de fierheid terug te schenken Spanjaard te zijn.

Daarvoor vechten wij en daartegen is het dat gij strijdt. Naar onze weten en nieuwe instellingen, kan men de wijze beoordeelen waarop we dat programma verwezenlijken : de maatschappelijke hulp met haar duizende eetzalen en bewaarscholen in gansch bevrijd Spanje, de Sociale dienst der vrouw die de liefde aanvaardt jegens hen die in nood verkeerden, de toelage aan de talrijke huisgezinnen, welke hen behoorlijke bestaansmiddelen verzekert, de vrijstelling van huishuur voor de werklozen, de nieuwe tehuizen voor arme families, de wet op de voorschotten om de studien te betalen van ambtenaarszonen, de nationale bescherming der anti-tering-actie die, in volen oorlog, 8.000 bedden meer heeft ingericht voor de arme teringlijders, de wetten die verplichten tot het oprichten van eetzalen voor de arbeiders in de fabrieken; de verbetering der verzekerings tegen ongevallen, de graanwet die onzen wensch welzijn te brengen op den buiten in werkelijkheid omzet; de wet der leeningen aan de landbouwers welke hen uitgelezen zaad bezorgt; het terug renderend maken van het vischbedrijf en het vaststellen van een minimum-prijs voor den visch, dit in 't voordeel der zee-arbeiders; de wet op het toezicht op het recht op betaalden arbeid om de families te bevoordeelen; de wet op de aflossing der straffen door den arbeid; de nationale bescherming der blinden, de nieuwe wet die talrijke studiebeursen sticht voor arme studenten en eindelijk de groote wet die in gansch Spanje den familie-arbeid invoert.

Geen enkele natie stelde ooit in minder tijd en in moeilijker omstandigheden, maatregelen en wetten in praktijk doordrongen van een zoo sozialen, menscheijk en rechtvaardigen geest...

In het kamp van uw kopstukken is het, dat met de soevereiniteit van Spanje wordt getraffeerd. Iedereen weet hoe ze, in de buitenlandsche kanseliers, Spanje gaaf afschilderen, als beenderziek, vermolmd, verdeeld, verkecht. Zij vertrappten aldus den heldenmoed der Spanjaarden. Tegenover dat karikatuur-Spanje dat de roode propaganda aan gansch de wereld uitbeeldt, en daarbij dan nog de driften en de lage instincten uitbuit, daar tegenover stellen wij het traditionnele heldhaftige Spanje dat Europa van de kommunistische bedreiging verlost en het zijn medewerking aanbidt voor al de groote vredes-ondernemingen.

Ziet de werkelijkheid in, gij allen die ze niet hebt willen zien. Genoeg onvruchtbare wrok en belediging, want onze overwinning houdt gelijken tred met de vordering der Waarheid, met een Nieuw Spanje, edelmoedig en rechtvaardig.

Zij die bedrogen werden, hebben niets te vrezen omdat zij de wapens opnamen. Wij kennen noch haat noch vrees, daar kunnen 270.000 gevangenen in Nationaal Spanje over getuigen.

Wij smeden een nieuw Spanje voor al degenen die het zullen weten te beminnen en te dienen. Wij zullen er alleen degenen van verwijderen die zich de handen hebben besmeurd aan het bloed hunner broeders.

Spanjaarden, gij allen die naar me luistert : Arriba España ! Leve Spanje !

Les amis de l'Espagne nationale en Amérique du nord

Aux Etats-Unis, nous avons eu à enregistrer avec douleur une certaine partie de l'opinion, une conception erronée des événements d'Espagne due à l'éloignement, à une information non appropriée et aux mensonges de la propagande rouge; cependant, il y a un courant d'opinion favorable à l'Espagne Nationale, qui devient de jour en jour plus vigoureux, et qui acquiert de plus en plus d'influence.

Parmi les nombreuses manifestations de l'action que les amis de l'Espagne réalisent en Amérique du Nord, il est bon de signaler l'œuvre du « Spanish National Relief Committee » domicilié à New-York (542 — 5th Avenue). Son Eminence Mgr Dougherty, Cardinal-Archevêque de Philadelphie, en est membre d'honneur. La présidence en est assumée par le Docteur A. Hamilton Rice et le comité est composé des illustres personnalités suivantes :

Mrs William R. Buckminster.
Col. Vincent A. Carroll.
Mrs Anthony D. Cassatt.
Robert K. Cassatt.
Miss Mabel Choate.
Ashley Chanler.
Ralph Adams Cram.
Daniel C. Donoghue.
Hon. Michael Francis Doyle.
Ferry Ellis.
Very Rev. Dean Allen Evans.
Allan Forbes.
Hon. Ogden H. Hammond.
Dr Charles E. Morgan.
Joseph F. Moore.
Miss Anne Morgan.
Russell Palmer.
Miss Mary Pickford.
Dr J. Eastmann Sheehan.
J. Stanley Smith.
John J. Sullivan.
Dr Joseph Thurning.
Mrs Cornelius Vanderbilt.
Hon. W. Cameron Forbes.
Hon. James W. Gerard.
Mrs Francis Gray.
Col. G. C. Crighton Webb.
Mrs Harry Payne Whitney.
Mrs Orme Wilson.

Deux mois sur la personnalité remarquable du Président du « Spanish National Relief Committee », le Dr A. Hamilton Rice, Médecin éminent, géographe, explorateur fameux, sa renommée est mondiale. Il est membre de nombreuses sociétés scientifiques d'Europe et d'Amérique, ainsi que fondateur, organisateur et directeur de l'Institut d'Explorations Géographiques. Il est professeur à la célèbre Université de Harvard. Son œuvre, en tant que géographe, est des plus importantes : au cours de sept expéditions en Colombie, dans la région des Amazones et au cœur du Venezuela, il a exploré une superficie d'un demi-million de milles carrés et il en a dressé la carte. Il a fait récemment deux voyages en Espagne Nationale et a pu se rendre compte de façon très complète des conditions de la vie qu'on y mène. Le Dr Rice a eu une entrevue personnelle avec le Généralissime, dans son propre quartier général du front de l'Ebre.

Entre autres activités, le « Spanish National Relief Committee » recueille des fonds pour l'œuvre de l'Aide Sociale et son apport à cette institution de bienfaisance est des plus importants.

Parmi les réunions organisées par cette société, il est bon de signaler celle qui a eu lieu à Philadelphie le 1er décembre, sous le titre « L'esprit de la Nouvelle Espagne ». 4.000 personnes y assistèrent et 2.000 personnes de plus purent entrer dans la salle (l'Académie de Musique) et furent obligées de rester dehors. A la présidence, on pouvait voir à côté du Cardinal Dougherty, Président d'honneur, les évêques de Harrisburg et de Camden et l'évêque auxiliaire de Philadelphie.

Plusieurs discours furent prononcés. Le Dr Hamilton Rice, dans celui qu'il prononça, condamna la campagne faite dans la presse et dans la radio et qui s'est développée en Amérique depuis le commencement de la guerre; il montra les rapports existant entre certains postes émetteurs et les représentants de l'Espagne rouge en Amérique du Nord. Il dénonça la comédie de la « légitimité » du gouvernement rouge. Et il fit un récit de sa visite au général Franco, esquissant un admirable portrait du Généralissime.

Une lettre de M. de Peretti de la Roca au Professeur Langevin

M. de Peretti de la Roca, ambassadeur de France, a adressé la lettre suivante au professeur Langevin, président du Comité d'initiative de la Conférence française de secours aux populations civiles de l'Espagne rouge :

« Monsieur le Professeur,

« Par une circulaire en date du 10 de ce mois, vous avez bien voulu me demander d'adhérer à une Conférence française de secours aux populations civiles de l'Espagne républicaine.

« Je suis au regret de ne pouvoir vous accorder cette adhésion, et voici pourquoi :

« J'ai, comme vous, horreur de la guerre civile; j'ai autant que vous, pitié des innocents victimes qu'elle fait également dans les deux camps, ce que vous semblez ignorer.

« Or, j'ai la conviction que l'appui sourné donné en France à ce qu'on appelle à tort l'Espagne républicaine, est une des causes de la prolongation de cette affreuse guerre. Une conférence comme celle que vous envisagez n'est qu'un moyen détourné de continuer à favoriser la résistance des gens de Barcelone. Elle contribuera donc indirectement à faire durer la cause des souffrances sur lesquelles vous vous appuyez si juste titre.

« Je déplore l'incompréhension de l'Espagne dont font preuve un trop grand nombre de mes compatriotes, qu'ils soient de gauche ou de droite. Je ne suis pour ma part l'adepte d'aucune mystique, mais je connais et j'aime l'Espagne et je l'aime parce que je la connais.

« On se figure que l'Espagne cédera jamais à des étrangers un pouce de son territoire ou qu'elle permettra qu'on utilise ce territoire pour des desseins contraires aux intérêts évidents du peuple espagnol; quelle aberration ! Mais ne jetons pas délibérément dans les bras de nos adversaires un peuple qui a besoin de notre amitié et qui la désire.

« Du côté de ce qu'on se plaît à appeler les « rebelles » et qui sont seulement des natio-

nalistes, sont représentés tous les partis, depuis l'extrême droite monarchiste jusqu'à la gauche républicaine et à l'extrême gauche socialiste. Mais ils sont tous Espagnols, méritant l'amour de leur pays au-dessus de toutes les conceptions politiques. Ces nationaux, car c'est ce nom seul qui faut leur donner pour être sincère, ne peuvent pas ne pas triompher, car ils sont l'immense majorité des Espagnols. Ils ont juré de rendre leur pays aux Espagnols, ils tiendront parole. Ils se souviennent que la « reconquista » a duré sept siècles et que l'Espagne est venue à bout du plus grand homme de guerre des temps modernes.

« Quant au régime qui plaira à l'Espagne pacifiée de se donner, cela ne regarde que les Espagnols.

« Interrogez votre conscience d'honnête homme, déposez-la de toute mystique, et vous conviendrez avec moi que vos efforts et ceux des honnêtes gens et bons républicains qui vous suivent devraient tendre plutôt à convaincre vos amis d'au-delà des Pyrénées de cesser une lutte fratricide et de se remettre à la générosité de la véritable Espagne qui n'a jamais cessé d'être chevaleresque. Celle-ci ouvrirait tous les bras à tous les Espagnols repentants. Elle ne punira que les assassins : ils sont malheureusement nombreux puisque plus de trois cent mille Espagnols des deux sexes et de toutes conditions ont été froidement assassinés dont les familles demandent justice.

« Des gens qui ont pactisé avec les anarchistes et avec les assassins et qui tiennent sous la terreur un tiers du territoire national ne sont dignes ni du nom d'Espagnols ni du nom de républicains. Je serais honteux, comme Français, de contribuer hypocritement à la leur soutenir.

« Veuillez agréer, Monsieur le Professeur, les assurances de ma considération distinguée.

« E. DE PERETTI DE LA ROCCA,
Ambassadeur de France. »